

Ciné-Bulles

L'indicible vie / *The Tree of Life* de Terrence Malick, États-Unis, 2011, 138 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 29, numéro 3, été 2011

URI : id.erudit.org/iderudit/64534ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laporte-Rainville, L. (2011). L'indicible vie / *The Tree of Life* de Terrence Malick, États-Unis, 2011, 138 min. *Ciné-Bulles*, 29(3), 10–11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'indicible vie



LUC LAPORTE-RAINVILLE

Terrence Malick n'est pas à proprement parler un cinéaste. C'est un poète. Un Walt Whitman qui aurait troqué la plume pour une caméra afin de glorifier la majestueuse nature qui rend si petit tout acte humain. **The Tree of Life (L'Arbre de la vie)**, son cinquième long métrage en près de 40 ans, marque l'apothéose de son art. Non seulement dans l'élaboration de sa pensée (une métaphysique fondée sur la fragilité de l'homme), mais aussi dans l'échafaudage d'une structure narrative personnelle.

L'histoire ici racontée n'est rien de moins que celle de la création de l'Univers — le tout mis en parallèle avec le récit intimiste d'un architecte du XXI^e siècle nommé Jack. Ce dernier, en crise existentielle, se remémore différents moments de son enfance dans les années 1950. L'autorité de son père complexé, la bonté naturelle de sa mère et le quotidien avec ses deux frères (dont l'un mourra à la guerre) constituent les pièces de résistance de cette vie conflictuelle où le garçon voit sa foi en Dieu s'effriter. Il en résulte trois niveaux narratifs (les prémices de l'Univers, l'enfance de Jack et son présent) qui s'interpénètrent sans lien chronologique apparent.

Une juxtaposition de segments qui crée des chocs poétiques ouverts aux interprétations multiples.

La plus probante fait du long métrage une rhapsodie évoquant l'insignifiance de l'homme face à la nature. L'être est la parcelle d'une ineffable réalité mystique, une poussière dans l'engrenage d'une cosmogonie équilibrée. Parce que l'humanité a tôt fait de dominer la nature, d'instrumentaliser celle qui lui a donné vie. Les séquences se déroulant dans les années 1950 sont à ce titre riches d'enseignements. L'autoritaire père de Jack est le transmetteur d'une conception anthropocentrique. Il inculque à ses enfants (particulièrement à Jack) l'idée d'un monde inégal où la méchanceté des uns fait le malheur des autres. Pour réussir en société, il faut savoir écraser l'adversaire tout en ne comptant que sur soi afin d'obtenir des capitaux importants. Individualisme états-unien à la sauce capitaliste. Oubli de l'environnement qui nous entoure. Mais surtout : oubli des vertus chrétiennes censées représenter le cœur d'une famille fondée avec une femme croyante et dévouée.

L'idée de Malick n'est pas tant de glorifier la religion que de mettre en lumière une méchanceté humaine prégnante. Rappelons ici les préceptes de Jean-Jacques Rousseau enseignés dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : l'inégalité entre les hommes passe par la socialisation même de ces derniers. C'est la progression des facultés intellectuelles des êtres qui forgent de cruelles hiérarchies. Avoir l'autorité sur l'autre est un pernicieux travail d'intellectualisation. La nature, elle, ne connaît pas cette cruauté. Sa violence émane plutôt de la sélection naturelle et du désir de survivre. L'homme est à l'état naturel comme un animal : il se bat pour cette survivance et non par désir de devenir puissant.

Et c'est bien ce que Malick illustre dans son film. Le père de Jack veut devenir important. Cette volonté folle le mène à violenter ses enfants, à devenir l'instigateur d'une tension lourde dans la résidence familiale. « Votre mère a tort », dira-t-il à ses trois garçons. La charité chrétienne n'apporte rien. C'est d'écraser l'autre qui compte. Avidité malsaine d'obtenir le



pouvoir sur tout. En contrepartie, la vie en milieu naturel agit sans réfléchir sur la méchanceté. La rencontre de deux dinosaures, dans le segment consacré aux prémices de la vie, est exemplaire de ce phénomène. L'un des reptiles se meurt près d'une rivière, alors que l'autre, en mode prédation, ne donne finalement qu'un petit coup de patte à sa potentielle victime. Il passe son chemin, laissant l'autre créature mourir paisiblement. Cette scène d'une beauté touchante prolonge à elle seule l'idée rousseauiste que l'inégalité entre les hommes est le processus d'une évolution intellectuelle — d'une intelligence qui raisonne le mal. Or, chez Malick, la nature ne l'entend pas ainsi. Les animaux, comme les êtres supposément primitifs, ne cherchent pas la hiérarchisation malsaine. Ils arrivent même à se respecter instinctivement en certaines situations. Vision peut-être idyllique du monde sauvage, mais qui a le mérite de mettre des effets visuels saisissants au service d'une conception toute personnelle du monde.

Ceci s'éloigne d'ailleurs de **2001 : Odysée de l'espace** (1968), film auquel plusieurs critiques ont trop rapidement comparé ce

poème épique. Stanley Kubrick n'est en rien rousseauiste. Sa conception de l'évolution humaine se rapprocherait plutôt de celle de Friedrich Nietzsche, dans la mesure où c'est le surhomme qui l'intéresse. Tout le monde se souvient de ce bambin immaculé flottant dans les cieux à la fin du film. Il s'agissait de la renaissance de l'homme sous une forme plus évoluée. D'un être qui se surpasse sans cesse, tout en étant au-dessus de tout. Rien de tel chez Malick. L'humanité, malgré sa méchanceté et sa petitesse, doit apprendre à demeurer humble face à un cosmos qui dépasse son entendement. Ce n'est pas fortuit si le père de Jack finit par abandonner ses prétentions de pouvoir sur autrui. Cette absence de succès capitaliste lui fera d'abord dire : « Je ne suis rien. » Mais il comprendra ensuite que sa vraie réussite émane de la naissance de ses trois enfants. Avoir pu donner la vie avec sa femme : cadeau précieux pour une progéniture qui pourra admirer une somptueuse nature qui force le respect.

C'est donc à un vaste poème métaphysique que nous convie Terrence Malick. Même que le politique n'est pas très loin

ici, puisque cette glorification d'un monde naturel va à l'encontre des intérêts financiers qui mènent le monde aujourd'hui. Un propos critique des plus pertinents, il va sans dire... ▀



États-Unis / 2011 / 138 min

RÉAL. ET SCÉN. Terrence Malick **IMAGE** Emmanuel Lubezki **SON** Joel Dougherty **MUS.** Alexandre Desplat **MONT.** Hank Corwin, Jay Rabinowitz, Daniel Rezende, Billy Weber et Mark Yoshikawa **PROD.** Dede Gardner, Sarah Green, Grant Hill, Brad Pitt et Bill Pohald **INT.** Brad Pitt, Hunter McCracken, Jessica Chastain, Sean Penn **DIST.** Les Films Séville